

Le cinéma indien : Bollywood

Introduction

Bollywood, contraction de Bombay et Hollywood, est un terme inventé dans les années 80 par un journaliste pour désigner la rivalité avec Hollywood. Ce genre a longtemps été ignoré du grand public, car beaucoup trouvait ce style kitsch et sans grand intérêt. Mais aujourd'hui la tendance s'inverse et l'Inde débarque sur nos écrans.

Le public indien s'enferme volontiers dans des salles de cinéma pendant trois heures pour vibrer avec de fortes émotions et partager chants et danses de ces films.

Longtemps méprisés par les intellectuels du pays et ignorés à l'étranger, les films Bollywood se voient enfin reconnus avec, en 2002, la nomination de **Lagaan** aux Oscars. La même année, la sélection à Cannes d'une autre grande production, **Devdas**, officialise cette reconnaissance mondiale.

Calqués sur Hollywood, une véritable économie cinématographique s'est donc développée très vite à Bombay autour des studios de cinéma, les premières salles de cinéma sont apparues et un "star-system" a émergé.

I-Petite histoire du cinéma indien de ses origines à nos jours

En Inde, le cinéma est d'abord et avant tout un produit d'exportation occidentale. Dès la fin du XIXe siècle, le 7 juillet 1896 plus précisément, les frères Lumière font organiser une projection d'une de leurs productions à Bombay. Le cinématographe fait son entrée en Inde, mais passionne surtout les colons anglais et les élites indiennes. La grande masse de la population illettrée n'a que faire de ce nouveau média dont les sujets « occidentalo-centrés » ne leur parlent absolument pas. Pendant plusieurs années, le cinéma restera donc un loisir élitiste. C'est sans compter sur une poignée d'artistes indiens, qui comprennent très vite l'importance de ce nouveau moyen d'expression, et la nécessité d'ouvrir le cinéma à des thèmes spécifiquement indiens. Si quelques expériences, notamment documentaires, ont été tentées au tout début du siècle, c'est à D.G Phalke, surnommé « le grand maître » que revient l'honneur du premier film de fiction 100% indien, *Raja Harischandra*, tourné en 1913. Comme un grand nombre des films tournés ensuite, *Raja Harischandra* s'inspire de sujets mythologiques, tirés de la grande épopée hindoue.

Le cinéma indien commence à poser ses marques et à attirer les foules. Dans ce pays fortement traditionnel et conservateur, il reste évidemment sujet à d'intenses scandales : les élites n'y voient au départ qu'un divertissement basement populaire, tout comme le sont devenus la

danse et le théâtre, et les actrices sont reléguées au rang de prostituées (dans les films des origines, les premiers rôles féminins seront d'ailleurs tenus par des hommes). Mais les sujets évoluent, les réalisateurs se font de plus en plus nombreux, et plutôt que de se cacher derrière la facile neutralité de la mythologie, osent s'attaquer à des thèmes plus contemporains, stigmatisant certains travers de la société indienne.

Mais c'est avec l'avènement du cinéma parlant, dans les années 1930, que le cinéma indien va réellement prendre la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, et susciter un engouement considérable. Car le cinéma qui parle, c'est aussi pour l'Inde le cinéma qui chante : l'importante culture musicale indienne se sert du cinéma comme tremplin. C'est l'époque des grands studios, qui produisent des comédies musicales ce qu'aujourd'hui l'on appelle (à tort) « Bollywood » : durée extravagante des films (de deux à quatre heures), numéros musicaux venant interrompre l'histoire toutes les vingt minutes, romances impossibles et déchaînement total dans les couleurs et les décors

Sous l'impulsion de cinéastes comme le regretté Raj Kapoor, Bimal Roy, Son âge d'or, la comédie musicale à l'indienne le connaît dans les années 1950 ou encore l'immense Guru Dutt. Grâce à eux, le cinéma indien devient partie prenante du septième art mondial.

Mais l'apparition de la télévision, et la lassitude du public vis-à-vis des mêmes thèmes toujours rabâchés oblige les cinéastes à innover. Mais ce sont surtout les genres qui se diversifient, notamment à partir des années 1970 : la violence, jamais sanguinaire toutefois, entre dans le cinéma indien, par le biais de westerns mythiques comme *Sholay*, immense succès de 1973, de polars ou de films d'horreur. La formule ne change pas : on danse après avoir tué, on danse même quand on meurt d'effroi.

Aujourd'hui, l'industrie cinématographique indienne est plus forte que jamais. Ses stars, à commencer par Shahrukh Khan, le héros de *Devdas*, sont déjà devenues des légendes. Les films s'exportent partout dans le Tiers-Monde, de l'Asie à l'Afrique, sous-titrés ou non. Les bandes-originales se vendent comme des petits pains et s'écoulent partout, même des boîtes branchées.

II-Particularité du cinéma indien

II-1) La musique dans les films indien

Mais la principale différence avec les films occidentaux réside dans la place de la musique filmi qui est le nom donné à la musique composée pour les films indiens, et notamment pour les intermèdes musicaux dansés, obligatoires. Certains films ne sont bénéficiaires que grâce aux revenus engendrés par leur bande originale.

Si ces musiques ne plaisent pas, le film ne sort pas ! C'est par essence, la musique populaire de l'Inde.

La qualité des compositions est très variable, allant du médiocre à l'excellent, ce dernier cas illustré par exemple par A.R. Rahman ou Jatin Lalit. Certains chanteurs ou chanteuses atteignent une notoriété quasiment « héroïque » comme la célèbre Lata Mangeshkar.

II-2) Les acteurs

Côté acteurs la démesure est aussi de rigueur. Les plus célèbres sont considérés comme des dieux vivants et leurs fans vont jusqu'à leur ériger des autels !

Parmi les plus connus on peut citer :

Amitabh Bachchan : 35 ans de carrière, il a tourné dans plus de 200 films. C'est l'icône du cinéma indien.

Shahrukh Khan : il a tourné dans presque tous les grands succès de Bollywood. C'est le Tom Cruise indien.

Quant aux actrices, qui sont plus belles les unes que les autres, on ne peut pas passer à côté de Aishwarya Rai, Miss Monde 1994, égérie L'Oréal et première actrice indienne membre du jury du festival de Cannes en 2003. Les actrices ont toutes été mannequins avant de se lancer dans le cinéma. Les plus belles sont d'anciennes Miss Monde, Miss Univers.

Le jeu des acteurs est théâtral, voire mélodramatique. Les héros sont riches et beaux - bijoux et saris aux couleurs acidulées pour ces dames, œil ténébreux pour ces messieurs. Les méchants ont le regard mauvais.

III-L'industrie commerciale indienne

Le cinéma indien ne se résume pas à Bollywood. Dans un sous-continent dont on aime, la diversité des langues et des cultures a engendré une diversité équivalente des industries cinématographiques. Bollywood, en fait, ne représente que les films en hindi, une langue parlée par 40% de la population, dans le Nord de l'Inde. Ailleurs, c'est en tamoul, en telugu, en bengali, en malayalam ou encore en marathi que l'on fait des films, avec plus ou moins de succès, selon l'importance de la langue. A Madras (Chennai), dans le Tamil Nadu, s'est ainsi constituée une puissante industrie, surnommée "Kollywood".

Le nom même donné aux différentes industries du sous-continent apporte un élément de réponse : de Kollywood à Tollywood en passant par Mollywood, la formule bollywoodienne a été appliquée partout avec succès.

Bollywood tissant sa toile d'araignée : l'image tant la puissance de l'industrie hindi est impressionnante : à Bombay, on produit près de 500 films par an, qui représentent 95% des oeuvres diffusées en salles (les films américains et autres se partageant les 5% restants). Mais ce colosse

a des pieds d'argile : sa stabilité est sans cesse menacée par la croissance et l'occidentalisation fulgurante de la société urbaine indienne.

Les producteurs font feu de tout bois pour que leurs films puissent être montrés à l'étranger . Les grands succès américains (tels *E.T.*, *Indiana Jones*, *Matrix* ou *Fast and Furious*) font l'objet de remakes à l'indienne, et surtout, les films se raccourcissent (*Saathiya*, tourné en 2005, dure deux heures) ou abandonnent leur spécificité en supprimant les numéros musicaux (*Black* de Sanjay Leela Bhansali).

IV-La percée du cinéma indien en Occident

Le cinéma indien lance des incursions de plus en plus nombreuses et incisives en Occident. Certains signes ne trompent pas : Mira Nair s'est récemment distinguée par de beaux succès, avec en particulier son Lion d'Or à Venise en 2001, pour *Le Mariage des mousons*; 2002 voit des avancées significatives : *Lagaan*, d'Ashutosh Gowariker, est nommé pour l'award du meilleur film étranger, *Devdas*, de Sanjay Leela Bhansali, est en compétition à Cannes et permet à ses producteurs d'engranger de gros bénéfices, la Twentieth Century Fox produit un film en hindi (*El Hasina Thi*)... Quant à 2003, on en retiendra notamment que l'ex-miss planétaire Aishwarya Rai, "awardisée" dans son pays pour son rôle dans *Devdas*, reçoit une autre forme de reconnaissance en faisant partie du prestigieux jury au festival de Cannes.

La percée du cinéma indien en Europe ou aux Etats-Unis est toutefois à relativiser. Selon Nasreen Munni Kabir, répondant encore une fois à nos questions, (Il y a très peu de films qui aient véritablement connu (en Occident) le grand succès des divertissements populaires. *Devdas* a bien marché en France et *Lagaan* dans plusieurs pays d'Europe. Mais au box office, rien de comparable avec le succès d'un film Hollywoodien. Il est donc un peu tôt pour dire ce que sera la popularité du cinéma Indien. Le public n'aime généralement pas lire des sous-titres, et la longueur des films hindis constitue un problème.

V-Hollywood, la menace ?

Au début, tout au début, les studios d'Hollywood ont consenti à verser 70% des recettes aux distributeurs indiens. Pour Hollywood c'était un test: savoir si le public serait réceptif. En Inde, seul 5% des films diffusés sont étrangers. Et rien n'a inversé la tendance.

Si ce n'est la faiblesse du cinéma indien lui-même. En pleine crise, et tandis que le pays s'occidentalise rapidement, les spectateurs commencent à se lasser des productions nationales. Comme l'effet Titanic qui a été phénoménal. Il arrive au moment où le cinéma indien se porte au plus mal. Les conséquences risquent donc d'être dévastatrices. Titanic a été un carton, même dans les coins les plus reculés du globe comme la Chine. L'Inde n'a pas été épargnée. En quelques mois, il a battu Jurassic Park (premier film US doublé en hindi, en

94) dans sa version sous-titrée uniquement. Un record. Et une porte grande ouverte pour les films américains. Hollywood ne cherche qu'à conditionner le public pour imposer ses histoires, ses stars, ses effets spéciaux. De quoi mettre en péril tout Bollywood.

V-2) La contre-attaque pour résister

Pendant ce temps là l'industrie hindoue s'organise. Les producteurs veulent continuer de contrôler le cinéma du pays. Il s'agit donc d'assainir le milieu, d'arrêter de produire des films coûteux et sans public, de réduire les salaires et avantages des stars, puisque celles-ci ne sont plus une garantie au Box Office. Comme à Hollywood, Bollywood veut diminuer ses coûts, et donc son volume de production. Mais alors qu'Hollywood se focalise sur l'expansion internationale, Bollywood persévère à vouloir faire le plein dans le pays. Il faudrait aussi que cette industrie soit crédible; artistiquement les films ne se fondent sur aucun script valable, selon les critères occidentaux. Mais pire ces sociétés de divertissement n'existent pas pour l'Etat (aucune légitimité officielle) et donc pour les banques. Ce qui a conduit beaucoup de boîtes de production à déposer le bilan avec la crise actuelle.

Des cinéastes n'hésitent pas à quitter l'Inde pour tourner en Occident. Parmi eux, Shekhar Kapur. Son film Bandit Queen, a connu un beau succès critique dans le monde en 94-95.

Ramoji a fait construire le plus grand studio de cinéma du monde, Ramoji Film City (RFC). Une véritable ville dédiée au cinéma, il n'y aucun autre endroit aussi bien équipé. Un studio aussi vaste peut attirer 20 tournages simultanément... En pleine crise du cinéma indien, on parle donc de folie, d'illusion. D'autant que les studios de Madras et Mumbai sont très concurrentiels. Beaucoup de producteurs ruinés ou financièrement fragiles n'ont pas les moyens de se payer le luxe de RFC.

V-3) Pacte avec Hollywood

Avec des employés non syndiqués, un territoire sur-protégé, l'absence de paparazzi et de boîtes de nuits, RFC ne comporte pourtant que des avantages pour les producteurs. Les stars sont plus aptes à travailler, moins capricieuses, et les grèves sont impossibles. Mais tous ces "plus" n'ont pas séduit les Hindous, Tamouls ou Télougous.

Seuls des producteurs étrangers pourraient être intéressés par ces infrastructures. Alors Mr Ramoji se vante d'avoir eu la visite de personnalités importantes venues d'Hollywood. Avec des coûts réduit de 50%, un producteur peut s'offrir des milliers de figurants pour pas cher, comme en Europe de l'Est ou au Maroc....

Ramoji Film City ressemble pourtant plus à un gigantesque décor de film indien qu'à un puzzle de décors occidentaux. Idéal pour les productions locales.

Dans tous les cas, cela signifie que l'Inde a décidé de pactiser avec le diable Hollywood: pour remplir un studio-symbole, pour remplir les salles de cinéma, pour compenser le déclin de son cinéma, etc... Le cinéma de Bollywood accepte la présence américaine sous toutes ses formes, pour de multiples raisons. Quitte à le regretter.

Conclusion

Avec près de 1 000 films tournés dans 39 langues ou dialectes chaque année et 3 milliards d'entrées, la production cinématographique indienne, la plus importante du monde, trône encore 95 % du marché national mais s'exporte encore relativement peu.

De plus elle doit faire face à la concurrence étrangère grandissante en Inde.

Elle tente donc toujours d'évoluer afin de se frayer une place dans le monde du cinéma.